le billet de Martine BONCOURT

Tu joues dans quel film, là ?

D'un geste du bras, sans agressivité mais sans réplique possible, il m'a écartée. Lui et ses deux acolytes se sont dirigés d'un pas assuré vers le recoin caché de la cour d'école où le gamin s'était enfui, guidés par une élève que j'ai repérée rapidement et mise en stand-by dans le dossier « contentieux » de ma mémoire.

Là, j'ai eu peur. Peur pour le même. Parce qu'ils étaient costauds les gars. Grands tout bardés de cuir et peut-être que j'enjolive ou que je dramatise et qu'ils étaient moins terribles que ça, peut-être bien qu'il n'y avait pas de chaîne non plus sur leur blouson, pas d'arme au côté, mais rien n'est moins sûr car c'est bien une scène de ce type qui s'est imprimée dans mon cerveau, mise en peinture par des litres d'adrénaline... Heureusement, ce jour là, il y avait deux remplaçants hommes à l'école et, pour une fois, j'ai béni intérieurement les deux maîtresses qui s'étaient portées pâles le matin même. Les remplaçants n'étaient pas taillés comme des armoires à glace mais c'étaient des hommes, *des vrais* sans doute aux yeux de nos compères qui, après avoir parlementé pendant quelques minutes, ont accepté de quitter la cour, sans autre forme de procès.

Bouleversée, à la fois terrorisée rétrospectivement par la vision d'un gamin tabassé par trois lascars à l'allure patibulaire, enragée d'avoir été témoin de la victoire de la force sur la raison, blessée par le constat de mon impuissance en tant que directrice à faire régner la loi *de* et à l'école, et soulagée de l'issue – provisoire, je crois le comprendre – de l'affaire, je cours au bureau pour appeler les services de la police municipale et leur demander de m'envoyer leurs agents pour assurer la sortie des classes, le soir même.

A seize heures, ils sont là, bottes de cuir et regard d'acier. On a beau dire, on se sent toujours petits devant un représentant de l'ordre. Comme si, dans un coin reclus du fin fond de sa petite personne, veillait en permanence un vieux zeste de mauvaise conscience qui ne demande qu'à être titillé. Mais pour l'occurrence, ça ne me déplaît pas car je pense que cet effet là doit agir sur tous, et c'est le but de la manœuvre.

Les parents attendent à la grille et parmi eux, je repère les mères des loubards, lesquels avaient été mandatés par leurs génitrices respectives pour régler un conflit entre enfants, que je n'avais pas assez pris au sérieux, selon elles. Voyant qu'on n'a pas hésité à employer les « grands moyens », elles entrent dans la cour et se dirigent vers moi. Tout de suite, l'une d'elles tente de se justifier, bafouille de vagues excuses tandis que l'autre opine du chef, mais comme je n'ai pas décoléré depuis deux heures, je refuse de l'entendre et à voix haute pour que les parents présents n'en perdent pas une miette, je lui « rappelle » que dans l'école, ce sont les enseignants – et les élèves par l'intermédiaire du Conseil des Enfants – qui font la loi, pas les parents et encore moins les caïds du quartier. Que nos règles sont là pour protéger les enfants, tous les enfants, et que j'ai trouvé cette intrusion proprement inadmissible.

On dit le sursis nécessaire dans la résolution des conflits. Visiblement celui qui m'a été donné n'est pas suffisant pour retrouver mon calme, c'est pourquoi, je tourne les talons après leur avoir donné rendez-vous le surlendemain, dans mon bureau. Je compte en effet sur le lustre relatif de l'endroit – étonnant dans cette école qui croule sous l'usure ! – pour asseoir une autorité institutionnelle sur laquelle je ne suis pas disposée à céder d'un pouce.

Le jour J arrive, les deux femmes entrent, que je sens remontées dans l'indignation depuis l'avant-veille, plus prêtes du tout à faire *mea-culpa* et je les prie donc aimablement de s'asseoir en face du vaste bureau derrière lequel j'ai pris place, moi aussi, calée dans un fauteuil de cuir, digne d'un PDG. (Et si, accessoire indispensable à la réussite de l'entreprise, j'accrochais le graphique ascendant des... résultats des évaluations nationales, là à ma droite ? Pas celles de sixième... Non celles-là piquent un peu du nez... Et si je me collais un havane façon bâton de chaise dans la bouche...)

Alors, pour faire sérieux, parce que ça impressionne aussi, j'ai posé mes lunettes au bout du nez, une feuille blanche devant moi, saisi un stylo, « Je vous écoute », et je me suis mise à noter tout ce qu'elles

disaient. Incroyable, ça fonctionne toujours.

Manipulation ? Sans le moindre doute ! Mais sans le moindre remords non plus.

Dans une société qui fonctionne sur l'image, où l'apparence des choses importe plus que la profondeur, la réalité des convictions, des valeurs, il n'est pas inutile de savoir aussi, parfois, jouer de ce créneau-là.

Je n'aurai pas besoin de dire grand-chose, le revirement est spectaculaire. La peur de l'autorité symbolisée par ces signes extérieurs, mots écrits, cuir, bureau, lunettes, calme, sérieux, écoute, joueront pour moi bien mieux que des arguments...

Un quart d'heure après, elles étaient reparties.

On s'était même serré la main.

emplacement réservé à un dessin (*)

(*) un dessin aurait permis une mise en page bien équilibrée mais seulement voilà :
aucun dessin en ma possession ne convenait...

Il faudrait que, pour les parutions à venir, bien d'autres classes nous envoient des dessins
(bonnes photocopies en noir et blanc)
à l'adresse : CPE 19 rue du Vallon 68700 Steinbach

Ce que j'ai préféré c'était le film sur la décomposition d'un rat

Le Vaisseau, à Strasbourg,
est un lieu de découverte de la Science et des Techniques pour les enfants et les adolescents.
Après une visite au Vaisseau, avec sa classe, Guillaume écrit :

Au Vaisseau, ce que j'ai préféré c'était le film sur la décomposition d'un rat.

Il y avait un écran et un petit tableau avec des boutons pour choisir un documentaire. Moi j'ai appuyé sur le bouton de la décomposition d'un rat, puis sur l'écran nous avons vu un rat mort. La peau du rat commençait à pourrir, puis des vers ont commencé à le manger. Après quelques semaines il n'avait plus de peau et on voyait l'intestin et le cerveau, c'était passionnant. A la fin, le rat est devenu du compost, mais bien sûr, sur l'écran, on nous a montré tout ça en accéléré.

J'ai adoré ce petit film surtout à cause des vers qui ont mangé le rat. Je l'ai regardé quatre fois tellement c'était intéressant car on voit que les choses pourries font des heureux. Je l'aurais regardé une cinquième fois si on était resté plus longtemps.

Guillaume, CM2
école de Durrenentzen, Haut-Rhin
texte extrait du journal scolaire du RPI